

DES RIZIERES A LA VILLE LES PLAINES DE L'OUEST D'ANTANANARIVO DANS LA PREMIERE MOITIE DU XXème SIECLE

par

Faranirina ESOAVELOMANDROSO-RAJAONAH

L'histoire d'Antananarivo est étroitement liée à l'aménagement du "grenier du Betsimitatatra" qui, pendant longtemps, a évoqué pour les Merina, installés sur les hauteurs du *vohitra*, les corvées mais aussi l'abondance, l'atmosphère festive des travaux collectifs, l'unité même du royaume. Pourtant, au siècle dernier, la capitale débordé des limites de la citadelle du *rova*, investit les pentes ouest et nord de ses collines-faubourgs et glisse jusque dans la plaine. Rizières et marais retiennent tout naturellement l'attention des urbanistes du XXème siècle qui voient ainsi dans le Betsimitatatra un terrain privilégié pour concrétiser leurs projets de créer une ville moderne. Ce lieu de mémoire se charge peu à peu de nouveaux symboles, tout au moins dans les secteurs où s'est organisé le centre de la capitale coloniale, qui s'oppose aux cantons mal lotis de la périphérie, vers lesquels affluent les migrants. En effet, les problèmes que pose l'aménagement d'une plaine inondable, les priorités définies par l'administration et les entrepreneurs, la pression démographique font que les quartiers de la *Ville Basse* se construisent à des rythmes et suivant des modalités différentes.

I

LA PLAINE, "AVENIR" D'ANTANANARIVO

L'édification dans la plaine de bâtiments publics ou de maisons d'habitation, contraire aux principes d'organisation de l'espace en Imerina, n'est pas une innovation du XXème siècle. L'administration coloniale et les particuliers continuent un mouvement amorcé par les souverains et les propriétaires de rizières au XIXème siècle, mais qui revêt une tout autre ampleur.

L'héritage du XIX^{ème} siècle

Au lendemain de la prise d'Antananarivo, en 1796, Andrianampoinimerina assigne à chacun des groupes de colons du *toko* [district] de l'Avaradrano des territoires précis dans la capitale et ses faubourgs. Il répartit aussi le Betsimitatatra entre les *hova* [roturiers libres] de l'Avaradrano et, suivant une stratégie qui se retrouve à l'échelle de ce *toko*, il installe parmi eux des *havan'Andriana* et des *tandapa* (des parents et des serviteurs du roi) (1). Les rizières s'étendaient alors jusqu'au pied de la colline du *rova* et bien des toponymes rappellent ce passé de la *Ville Basse* : Antanimbarinandriana (à la rizière du prince), Ampefiloha (à la digue), Ambohibary (au village du riz). Toutefois, des gardiens de récolte et des esclaves chargés de la mise en valeur des rizières du souverain, de l'entretien de ses parcs à boeufs ou de sa baignade d'Andranomadio (à l'eau claire) constituent des noyaux de peuplement au milieu des rizières (2). Avec le phénomène de descente de l'habitat, caractéristique du XIX^{ème} siècle, la plaine attire les propriétaires de rizières. Les souverains, quant à eux, voient déjà dans le Betsimitatatra une zone privilégiée d'extension de la ville. Le vallon d'Analakely change d'allure avec l'installation d'ateliers, au temps de Ranavalona I^{ère} et, dans les années 1860, d'un hôpital et d'un temple dynamique, nouveau point d'ancrage pour une communauté protestante. La transformation de quelques parcelles de la "rizière du prince" en Champ de Mars et en lieu d'intronisation (Mahamasina) annonce les choix du pouvoir colonial qui envisage même de reprendre des projets abandonnés par la monarchie, comme l'arasement de la colline d'Ambohijanahary pour disposer de Mahamasina à Soanierana d'un vaste terrain plat (3).

Croissance d'une capitale (4)

Après une stagnation dans les premières décennies du siècle, la ville connaît un essor continu, dû à un léger excédent des naissances (400 à 1 000 par an) et à un afflux de migrants, dont l'importance est difficile à évaluer. Les statistiques officielles indiquent entre 1924 et 1929, 1 500 à 3 000 migrants par an. Le mouvement s'accroît avec l'ouverture, dans les années 1930, d'une série de

(1) R.P. Callet, *Tantara ny Andriana eto Madagasikara*, Fizarana faha-II, 1908, réédition par le Ministère de l'Art et de la Culture Révolutionnaires, Antananarivo, 1981. R. Douessin, *Géographie agraire des plaines de Tananarive*, Tananarive, 1975.

(2) Raharijaona, *Population et habitat dans un quartier populaire de Tananarive, Manarintsoa-Isotry. Résultat d'une enquête sociologique* (mars-mai 1960), SCET, Tananarive, ronéo.

(3) *Archives de la République Malgache* (ARM), Fonds Mithridate n° 9.

(4) Evolution de la population d'Antananarivo dans la première moitié du XX^{ème} siècle

1896	48 000	1926	70 500
1901	52 000	1931	97 000
1906	69 500	1936	120 000
1911	65 000	1941	142 000
1916	64 000	1946	161 000
1921	63 000	1948	171 000

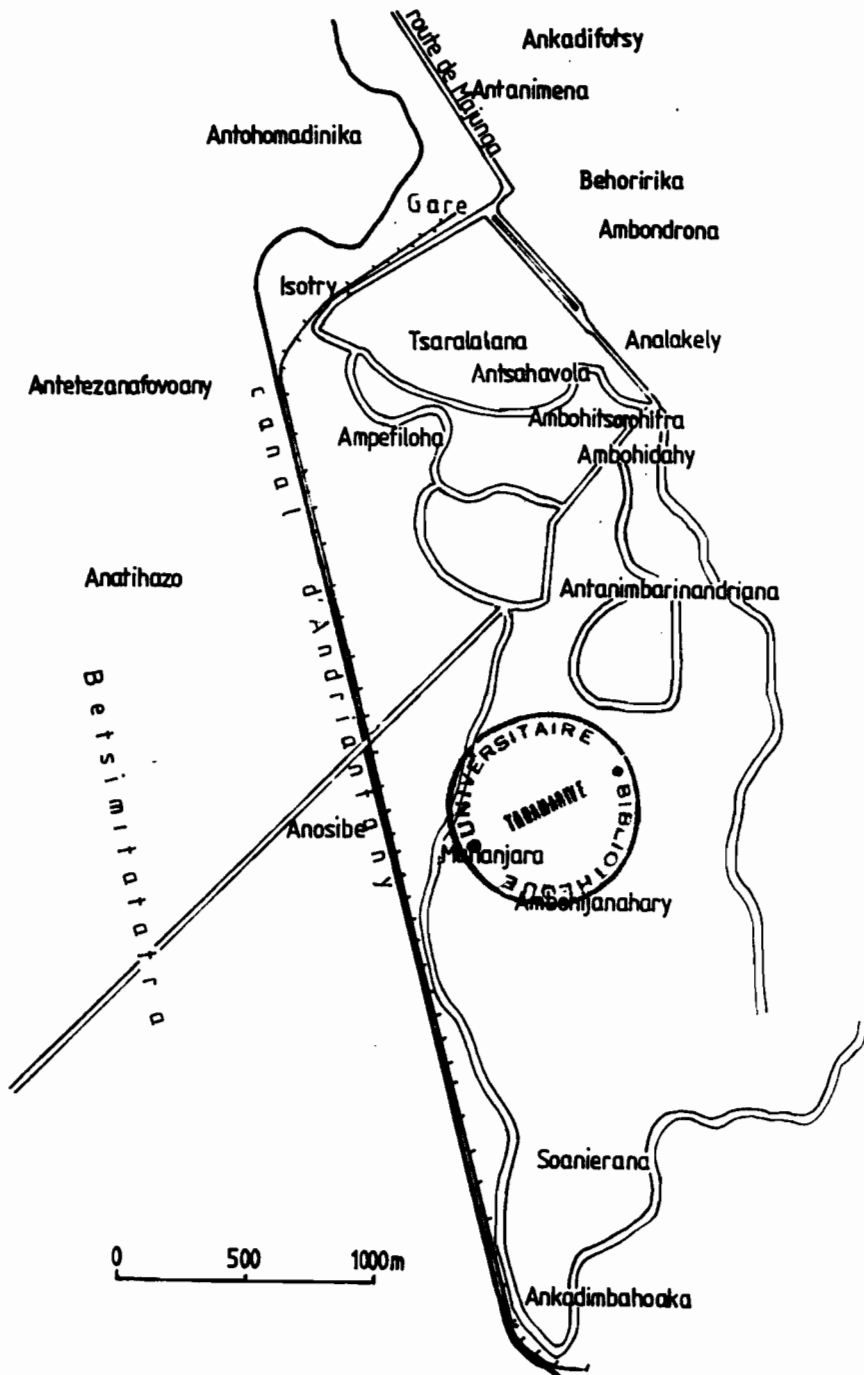
chantiers. Outre diverses possibilités d'emploi, la ville offre un espace de liberté relative car le *fokonolona*, rouage essentiel de la pression administrative, n'y est pas organisé aussi efficacement que dans les campagnes des Hautes Terres centrales où le cultivateur sédentaire a du mal à échapper au contrôle du *fanjakana*.

Le développement des communications, après la Seconde Guerre mondiale, entraîne une reprise du phénomène migratoire qui s'était un peu ralenti, par suite des difficultés de ravitaillement. Antananarivo attire les ressortissants des districts voisins, du Vakinankaratra et même du pays betsileo. Les migrations ne sont pas toujours définitives et, tout en augmentant, la population de la capitale se renouvelle assez vite. Ce phénomène touche plus particulièrement les étudiants des écoles du troisième degré, originaires de toutes les provinces, les fonctionnaires et le monde des petits métiers (porteurs, tireurs de pousse et de charrette, lavandières, repasseurs et domestiques).

La croissance démographique entraîne une surcharge sur les collines de la *Ville Moyenne*, où l'on atteint quelques trois cents habitants à l'hectare en 1932, alors que la *Ville Haute*, bien moins desservie en matière de voirie, se dépeuple. On compte en moyenne 5,3 personnes par habitation en 1900, 6,6 en 1930 et 8,5 en 1950. Les constructions sommaires de la plaine abritent certainement de plus larges maisonnées. En tout cas, l'ouverture dans les années 1910, des écoles officielles d'Anosipatrana, Isotry, Ambohijanahary, témoigne d'une occupation de plus en plus intensive de la plaine qui, par ailleurs, conviendrait pour accueillir des services publics ; on songe par exemple à transférer l'hôpital indigène et la mairie installés dans des locaux peu fonctionnels de la *Ville Haute*. Bien persuadée que "l'avenir de la cité réside dans la plaine", l'administration décide, en 1927, de reporter de la route circulaire qui ceinture la colline d'Isotry (5) au canal d'Andriantany, en plein Betsimitatatra, la limite ouest de la commune, dont la superficie a doublé, passant de 3 650 à 7 050 hectares.

(5) Isotry est "l'appellation abusive de toute une région qui s'étend du nord au sud d'Antohomadinika, près de la gare et Andavamamba, sur la route de l'abattoir (bas Isotry) et de l'est à l'ouest, depuis les dernières pentes de la colline à la hauteur du temple protestant d'Isotry et du tombeau du Premier ministre (haut Isotry) jusqu'aux rizières qui traversent la digue d'Andohatopenaka... Cette région comporte des lieux dits : Atsimontsena, Andrefandrano, Bekiraro, Ambalavao, Antetezanafovoany, Andranomanalina, Anatihazo, Manarintsoa" (S. Raharijaona, *op. cit.*). Nous y incluons aussi Ambodinanosy, Nambiaty, Mandetika, Ampefiloha.

Croquis de localisation



Le mirage du Betsimitatatra

Les premiers congrès internationaux d'urbanisme (1910 et 1913), la loi Cornudet de 1919 sur l'extension, l'aménagement et l'embellissement des villes françaises, le Congrès de 1928 consacré à l'urbanisme aux colonies suscitent divers projets en vue de maîtriser la croissance désordonnée d'Antananarivo. L'idée d'une extension dans les plaines de l'ouest s'est rapidement imposée, même si certains avaient songé à une perspective de développement vers l'est. Invités, en 1920, à donner leur avis sur l'emplacement du futur hôpital indigène, la plupart des notables malgaches de la ville suggèrent de l'édifier à Nanisana, à la limite nord-est de la commune, mais les décideurs optent pour le site de Befclatanana, à proximité de l'ancienne rizière du prince. En 1924, le docteur Couvy propose de concentrer les efforts d'assainissement sur les vallons de l'est. Ces travaux, d'un coût raisonnable, entraîneraient à son avis, une extension de la ville jusqu'aux collines de l'Observatoire et du Fort-Duchesne, sites plus propices à l'habitat que le Betsimitatatra. Les autres membres de la Commission d'assainissement arguent de l'insalubrité notoire d'Isotry et des quelques travaux que la commune y a entrepris pour accorder tout de même la priorité à l'aménagement des plaines de l'ouest, déjà reliées au centre ville par le tunnel d'Ambohidahy, à la différence des collines de l'est mal desservies, avant le percement, en 1937, du tunnel d'Ambanidia. De plus, les plaines conviennent à l'extension d'une capitale qui serait le symbole par excellence d'une colonisation, avec un plan géométrique respectueux des canons de l'urbanisme français ainsi que des installations modernes : gares, usines, halles, immeubles spacieux pour l'administration et les sociétés privées.

Mieux encore, l'aménagement du Betsimitatatra permettrait de remporter une éclatante victoire sur le paludisme qui frappe les trois-quarts de la population urbaine et provoque 25 % des décès. Dans son *Plan programme d'aménagement et d'extension de Tananarive*, l'architecte-urbaniste G. Cassaigne suggère de commencer par l'assainissement des vallons et de la plaine pour éradiquer "ce fléau social" et sauvegarder, ajoute-t-il, un capital humain de 120 millions de francs (sic) (6). En fait, les édiles reculent devant le coût trop élevé des travaux, et pour les groupes de pression, les priorités sont ailleurs.

(6) ARM, F 105, *Note de Cassaigne* du 12-1-1925 sur *L'élaboration d'un plan d'aménagement, assainissement, embellissement, extension et conurbation de l'agglomération de Tananarive et sa région*. Se référant aux calculs du sociologue américain Briggs qui estime à 10 000 F par an l'existence d'un homme adulte, Cassaigne évalue à 120 millions de francs la perte imputable sur une vingtaine d'années au seul paludisme, cause de quelques six cents décès par an.

Spéculation dans la future Ville Basse

Les plaines de l'ouest mobilisent rapidement l'attention de tous ceux qu'intéresse l'appropriation foncière dans la capitale. Dès les premières années de l'occupation, la Colonie procède à l'immatriculation, en son nom, de terrains qui s'étendent au coeur de la future *Ville Basse*, à Antanimena, Analakely ou Tsaralalana, terrains confisqués à des rebelles ou présumés vacants, si aucun propriétaire ne se manifeste dans de brefs délais. Escomptant tirer des profits de ses investissements dans la capitale, la Colonie ne cède à la commune que les délaissés d'alignement, en bordure des voies publiques ou d'importantes parcelles mais situées à la périphérie de l'agglomération, dans des quartiers peu revalorisés comme Isotry. C'est seulement dans les années 1920 que la municipalité et l'administration centrale s'entendent sur le principe de la dotation à la commune des terrains qu'elle a (ou aura) aménagés - dont le marché d'Analakely - et des biens domaniaux vacants sis dans la zone "qui lui sera incessamment rattachée". D'autre part, la commune se heurte à la concurrence de particuliers. Ainsi, au lendemain de la Première Guerre mondiale, le colon Arsène Louys achète à une vingtaine de Malgaches quelques hectares de rizières et marais à Antanimena et en revend une partie dès 1923. L'acquéreur, l'entrepreneur Lasnier, débiteur d'Arsène Louys, comme le donnent à penser les hypothèques qui grèvent ses propriétés, dénommées l'Urbaniste, se propose de les aménager dans la perspective d'un lotissement. Lasnier possède également des terrains dans le quartier voisin de Behoririka où les seuls propriétaires susceptibles de rivaliser avec lui sont Ranarivelo, commerçant malgache de nationalité française, les industriels associés Micouin et Pochard ainsi qu'Abel Louys, frère d'Arsène Louys, qui de son côté, a investi presque tout le vallon d'Antsahavola. Si l'administration et les colons influents dominant dans les quartiers proches du centre des affaires, quelques colons de moins grande envergure, des Indiens et surtout des commerçants et des fonctionnaires malgaches spéculent à Isotry (7).

A défaut des prix effectivement pratiqués, les propositions de la Commission chargée d'évaluer les terrains qui font l'objet de transactions entre la commune et les particuliers peuvent, à titre indicatif, renseigner sur l'importance de la spéculation (8). En prenant comme référence le franc 1914, le prix du mètre carré à Isotry passe de 2 f 19 en 1915 à 6 F 75 en 1923 et 10 F 56 en 1937. Les anciennes rizières d'Analakely qui se vendaient 12 F au début du siècle, sont évaluées à 31 F après le brillant "cycle d'édilité" du gouvernement de Cayla (1930-1939). Les

(7) Pour les questions d'appropriation foncière, nous nous sommes référés aux réquisitions d'immatriculation, publiées au *Journal officiel de Madagascar et Dépendances*.

(8) La Commission chargée de défendre les intérêts de la municipalité, a tendance à sous-évaluer les terrains dans les cas d'expropriation, ou au contraire à les surévaluer en cas de vente par la commune. Nous avons ici utilisé les prix proposés à l'expropriation (ARM, F 95 et F 106).

différences de prix entre Isotry et Analakely témoignent de la diversité des enjeux dans les plaines de l'ouest. Autre indice : les priorités que révèle l'état des travaux d'urbanisme.

Quartiers	Date d'homologation du plan	Etat des travaux en 1946
Secteur ouest de la ville Behoririka	20-8-1938	Début d'exécution, plan en cours de modification.
Antsahavola	04-9-1944	En cours d'achèvement
Rizières de l'ouest (Isotry)	19-1-1943	Pas de début d'exécution, ne comprend pas l'ouest d'Isotry
Secteur est de la ville Vallée de l'est	23-01-1939	Pas de début d'exécution plan à revoir
Ampandrana	9-9-1940	Pas de début d'exécution, quelques emprises amiables

Source : ANSOM, Mad 349 d 934, Inspection Boulmer, 1938.

II LE CENTRE D'UNE CAPITALE MODERNE

Les "aménageurs" s'intéressent évidemment à la colline d'Ambohitsorohitra, coeur d'Antananarivo coloniale, et à ses environs. L'artère principale - l'avenue de France - conduit des jardins de la place Colbert, où s'élève le monument de la conquête, à la résidence du gouverneur général, un palais dans le style de châteaux français du XVIIème siècle. Plus loin, le plateau d'Isoraka, quartier à "niveau de vie européen", présente l'allure régulière d'un lotissement. Mais c'est dans les plaines de l'ouest que l'urbanisme moderne et colonial a pu se déployer le plus aisément.

Quelles priorités ?

Si le comblement des rizières de l'ouest est inscrit au premier rang des travaux à exécuter, en fait, les véritables priorités sont ailleurs, comme le montre la ventilation des vingt millions de francs du fonds d'emprunt contracté par la commune en 1930.

Il est normal que la commune veuille en priorité moderniser le marché central d'Analakely, construire une mairie digne d'une capitale et débloquer par un tunnel

toute la partie est de la ville. Les crédits initialement destinés à l'assèchement des rizières sont par contre utilisés pour l'aménagement de Mahamasina, espace privilégié des grandes célébrations officielles, et pour des travaux divers, en particulier le comblement des marais de Behoririka, ce essentiellement dans l'intérêt des colons. Pour achever le remblaiement de ses propriétés sises dans ce quartier, commencé en 1913, l'entrepreneur Lasnier demande, en 1924, une contribution de l'administration en échange de la cession gratuite à la commune des terrains nécessaires aux rues projetées, sous réserve qu'elles soient ouvertes dans un "bref délai". Le chef du service régional des Travaux publics s'oppose en ces termes à sa requête : "Lasnier a acheté à bon marché d'anciennes rizières, il les comble en constituant au niveau de la route de Majunga et du terre-plein de la gare une plate-forme qu'il compte diviser en lots à bâtir et sur laquelle il a déjà tracé des rues se coupant à angle droit... Lasnier a conçu et entrepris son programme sans le concours de l'administration, il lui appartient de le poursuivre et de l'achever dans les mêmes conditions" (9). Les membres de la Commission municipale décident au contraire de l'aider (10). L'entrepreneur profite ainsi de la rivalité quasi-permanente entre les services techniques et les autorités administratives. Par ailleurs, après différentes interventions jusqu'auprès du gouvernement général, le même Lasnier et Abel Louys obtiennent en 1938, l'homologation du plan de Behoririka où ils ont fondé la Compagnie Madécasse d'Entreprises. Arsène Louys réussit, quant à lui, à faire admettre l'urgence des travaux dans son "fief" d'Antsahavola, aménagé en deux ans (septembre 1944-juin 1946). Par contre, les entrepreneurs Vovard et Gallois ont du mal à intéresser réellement l'administration à leurs projets concernant les "Rizières de l'ouest", en fait du sud-sud-ouest de la ville. Etabli en janvier 1943, le plan des "Rizières de l'ouest" ne sera exhumé qu'après une quinzaine d'années. Indépendamment du coût élevé des expropriations et des travaux de viabilisation, les luttes d'influence dans la société coloniale, jouent un rôle décisif dans la définition des priorités en matière d'aménagement. Pendant des années, il a été par exemple impossible de remblayer les marais qui s'étendaient de la gare, achevée en 1908, au marché d'Analakely, la Société de la Grande Ile qui s'en était déclarée propriétaire ayant intenté un procès à la Colonie. il fallut attendre le départ de son protecteur, le gouverneur général Garbit (1914-1923) pour envisager le tracé de l'avenue Fallières, un des plus importants éléments du Plan Cassaigne(11).

Géométrie

L'Antananarivo royale a surtout dérouté les Européens par l'absence des rues et le désordre apparent d'une ville dont l'organisation leur était étrangère.

(9) ARM, F 93, Procès-verbal de la Commission municipale du 22-11-1924.

(10.)ARM, F 103 bis, Procès-verbal de la Commission municipale du 23-2-1925.

(11) La question des terrains d'Analakely a fait l'objet d'une communication de J. Fremigacci au séminaire *Habitat et habitation à Madagascar*, organisé en 1984 par l'UER d'Histoire de l'Université d'Antananarivo.

Aussi, les Français se préoccupent-ils, dès leur installation, d'ouvrir des rues autour desquelles devait s'articuler le nouvel espace urbain. Avenues et boulevards offrent de belles perspectives au voyageur qui arrive par le chemin de fer ou la route, à Mahamašina et Antanimena. Rangées d'arbres, arcades et boutiques font de l'avenue Faillières, plus tard baptisée avenue de la Libération, la principale artère d'une ville bien française. Des réseaux de rues orthogonales donnent aux lotissements de Tsaralalana, Behoririka et Antanimena un plan en damiers qui contraste avec l'aspect anarchique de certains quartiers de colline (Ambondrona, Ankadifotsy), desservis par un labyrinthe de sentiers et d'escaliers. Pour la fluidité de la circulation, un des souci majeurs des urbanistes du XXème siècle, on aménage, pendant l'entre-deux-guerres, une série de carrefours giratoires. Places, squares et rues portent des noms qui rappellent les étapes de l'implantation française dans l'île : Richelieu, Colbert, Flacourt, Benyowski, Sylvain Roux, Lacoste, Gallieni... Le nouveau centre ville est devenu un lieu de représentation du pouvoir colonial.

Un quartier de services

Le Plan Cassaigne prévoit la création dans le vallon d'Analakely et dans le secteur des "Rizières de Tsaralalana" — remblayées au début du siècle — d'un quartier administratif et commercial. L'Hôtel de Ville qui s'élèverait avenue Fallières serait, selon Cassaigne, le "noyau générateur de cette unité urbanistique centrale". En accueillant place Flacourt, le grand marché du vendredi qui se tenait jusqu'en 1898 sur les pentes de la colline d'Ambohitsorohitra, Analakely trouve sa vocation de centre des affaires. Si les magasins d'Antaninarenina et d'Ambatonakanga gardent leur réputation, ils sont de plus en plus concurrencés, auprès de la clientèle malgache, par les pavillons d'Analakely, d'abord construits en végétal et rénovés à partir des années 1910 grâce, en partie, aux souscriptions de merciers et de marchands de tissus qui veulent disposer de locaux en briques (12). Prolongement du marché de plein-air, cet espace semi-ouvert est un lieu privilégié de rencontre pour les Malgaches. La police surveille ces boutiques devant lesquelles les groupes se forment pour la lecture collective de la presse nationaliste et le commentaire des faits du jour. Les grandes maisons de commerce et les compagnies de traite ont leur siège à Tsaralalana. Des hôtels tout-confort, dont l'Hôtel Terminus, tenu par Arsène Louts, s'ouvrent non loin de la gare.

Le centre de la *Ville Basse* devait aussi abriter différents services publics auxquels le Plan Cassaigne assigne des emplacements précis sur les parcelles domaniales qui bordent l'avenue Fallières. Nous n'avons pu retrouver le plan de ce parcellaire, mais la plupart des services cités par l'urbaniste se regroupent effectivement à Tsaralalana : Chèques postaux, Caisse d'épargne, Poste, Bureau des douanes, Voirie, Imprimerie officielle. L'Ecole primaire supérieure, l'école des

(12) ARM, F 92, Procès-verbal de la Commission municipale (février 1914 et octobre 1917).

infirmières visiteuses, l'Hôpital des enfants, autant de symboles de l'oeuvre civilisatrice, achèvent de donner à ces quartiers conquis sur les rizières une allure qui rappelle celle du centre de bien d'autres capitales coloniales françaises.

Une nouvelle architecture

Les prescriptions de voirie qui réglementent toute construction attenante aux principales rues du centre témoignent d'une volonté d'en faire véritablement la "façade" d'une ville moderne et d'en écarter les moins nantis. L'immeuble doit être à usage bourgeois, confortable, ou commercial (de détail), dans l'acception européenne du terme, c'est-à-dire avec vitrines et devantures largement ouvertes et éclairées. L'aménagement de l'avenue Fallières reflète le mieux cette recherche d'une nouvelle harmonie architecturale qui rompt avec la tradition merina, encore respectée dans les constructions "missionnaires" (écoles et maisons d'habitation) de la fin du XIX^{ème} siècle. Conformément aux suggestions de Cassaigne, l'avenue présente une grande unité. Les immeubles de rapport avec des terrasses superposées, des pergolas fleuries, des doubles-fenêtres en bow-window, comportent dans les étages des appartements "distribués et aménagés suivant les derniers principes d'hygiène et de confort modernes" et, au rez-de-chaussée, "des magasins ouvrant sur des arcades". L'Hôtel de Ville, inauguré en 1936, s'intègre parfaitement dans cet ensemble et, l'inspecteur des Colonies, Boulmer, pourtant très critique à l'égard de la gestion municipale, reconnaît que la "capitale peut être fière, à juste titre, de sa maison commune et que les sommes dépensées n'ont pas été gaspillées" (13). A partir du tunnel Léon Cayla d'Ambanidia, on a ainsi une belle enfilade, jalonnée par le monument commémoratif du décret de 1909 (14), la statue équestre de Gallieni, la statue de Jeanne d'Arc, l'Hôtel de Ville et la gare, semblable à bien de ses soeurs françaises. Cet axe sur lequel débouchent une série de rues parallèles offre un cadre tout indiqué pour les défilés. Les quartiers contingus à cette unité urbanistique centrale devraient être aménagés en zones résidentielles de standing européen.

Les lotissements

Arsène Louys qui investit dans une villa où l'on ignore la ségrégation raciale, mais non la ségrégation sociale (15) s'inquiète de l'avenir de son lotissement d'Antsahavola car la plupart des acheteurs intéressés par l'opération sont des Malgaches qui ne disposent pas de revenus élevés. "Ils ne feront peut-être pas, écrit-il, au gouverneur général, des immeubles dignes de ce centre ville, j'espère néanmoins que le service de construction ne s'opposera pas à la construction de ce

(13) ANSOM, Mad. C 349 d 934, Rapport Boulmer (1938).

(14) Décret Fallières : qui prévoit l'accession éventuelle à la citoyenneté française des Malgaches déjà assimilés par leur genre de vie et leur culture.

(15) Voir notre article "Aménagement et occupation de l'espace dans la ville moyenne d'Antananarivo pendant la colonisation, l'exemple du quartier d'Ankadifotsy", *Cahiers d'Etudes Africaines*, 99, 1985, numéro spécial sur *Ségrégation spatiale, ségrégation sociale*.

quartier plutôt indigène, mais je serai rassuré d'avoir votre avis à l'avance" (16). En fait, ce sont de belles demeures, dont celle d'Arsène Louys, qui s'édifieront à Antsahavola, quartier à l'allure cossue. De l'autre côté de la gare, à Antanimena, l'entrepreneur Max Gaillard aménage une vingtaine de lots de terrain viabilisés sur lesquels les éventuels acquéreurs s'engagent à construire des maisons "de bon goût" et conformes aux règles de voirie (17).

En tout cas, avec son aspect régulier, son architecture massive, son revêtement semblable à celui des immeubles de l'avenue Fallières, le lotissement Gaillard répond aux normes de l'urbanisme officiel. Ici, comme à Tsaralalana, Antsahavola ou Analakely, rizières et marécages ont laissé la place à une ville moderne. Ailleurs, le paysage est resté semi-rural et les constructions de fortune ne se rattachent ni à la tradition malgache, ni aux innovations françaises.

III AUX MARGES DE LA VILLE

Décideurs et aménageurs hésitent à déclencher une coûteuse opération d'assainissement de quartiers où ne résident presque exclusivement que des Malgaches des milieux populaires. Aussi, l'insalubrité d'Isotry est-elle l'un des thèmes récurrents de bien des discours sur la capitale.

Une occupation de plus en plus dense

La surcharge des collines de la *Ville Moyenne*, les commodités que présentent ces quartiers de plaine en font une zone d'accueil pour les migrants ruraux ou les citadins qui préfèrent quitter la *Ville Haute*. Selon le père Wagemans, fondateur de la paroisse Sainte-Thérèse d'Isotry, c'est "surtout ce quartier qui donne hospitalité à ces nouveaux venus qui s'empressent de construire des cases sur les rizières fraîchement comblées" (18). Le père Wagemans écrit en 1937, mais ce mouvement vers Isotry a dû se déclencher plus tôt. On peut songer par exemple aux conséquences de la libération des esclaves sur le peuplement des plaines de l'ouest (19).

(16) ARM, VII J 638.

(17) Toute personne qui demande un permis de construire est tenue de fournir des renseignements extrêmement précis sur :

- la nature de la construction, la destination, l'affectation de chaque pièce ;
- l'isolement de la construction du sol, les caves et le sous-sol, leur aération ;
- le cubage de chaque pièce, la superficie des fenêtres ;
- les cours, leur superficie, les mesures prises pour l'écoulement des eaux ;
- l'alimentation en eau ;
- la nature des WC, sol des WC, distance de l'habitat ;
- la cuisine (nature du sol, évacuation de la fumée, des eaux usées).

(18) *Maduré-Madagascar*, janvier 1937.

(19) La répartition "par races" des élèves qui fréquentent les écoles officielles donne une idée de la population de ces quartiers. En effet, si certains directeurs se contentent de la distinction *Andriana/Hova*, l'esclavage étant aboli depuis 1896, d'autres restent attachés aux clivages sociaux traditionnels, encore importants dans le vécu des gens et leurs rapports offrent un éclairage particulièrement intéressant. Ainsi, par exemple, les élèves de l'école d'Anosipatrana qui se répartissent entre *Andriana, Hova, Manisotra, Tsiarondahy*, et *Hovavao*, comptent une forte proportion de *Hovavao* (esclaves affranchis) : 50 % environ. A l'école d'Andrefan'Ambohijahary, ces derniers représentent 45 % des effectifs. ARM., G 327, 328 et 330.

Les citadins de la première ou la deuxième génération peuvent, dans ces cantons semi-ruraux, se livrer à l'élevage de basse-cour et à des cultures maraîchères qui fournissent sinon la totalité de leurs revenus, au moins un complément non négligeable. D'autre part, ils y trouvent des conditions qui favorisent leur insertion dans la capitale. Isotry apparaît comme un quartier privilégié pour les migrants en quête de travail (20). Un réseau de solidarités utile en particulier pour la recherche d'emploi s'y est constitué, renforcé par les rencontres quotidiennes dans les échoppes où l'on achète un peu de pétrole, d'huile, de sucre, devant les étalages d'aliments cuits, dressés à la sauvette, aux bornes-fontaines, sur les rives des canaux où se retrouvent les lavandières. Les *fikambanana*, mutuelles créées à l'instigation de l'administration dans un but de contrôle, mais qui entretiennent aussi la cohésion si chère aux Malgaches à l'occasion des funérailles, sont ici très actives : signe d'une intense sociabilité dans des quartiers plutôt populaires (21).

Les loyers beaucoup moins élevés que dans le reste de la ville font d'Isotry un des rares lieux de résidence accessibles aux gagne-petit (22). Première étape d'une stratégie d'insertion en ville pour certaines familles, aboutissement pour d'autres d'un itinéraire de mobilité sociale descendante dans un espace urbain hiérarchisé, Isotry peut être encore le seul point d'ancrage que des citadins aient jamais connu. S'il est difficile, à cause des remaniements successifs de la géographie administrative, d'évaluer avec précision la croissance de la population dans ces quartiers périphériques, quelques statistiques pour le canton d'Isotry permettent de s'en faire une idée. En 1931, le canton est déjà aussi densément peuplé que celui d'Ankadifotsy, dans la *Ville Moyenne*, occupé beaucoup plus tôt. Entre 1939 et 1948, sa population double, passant de 9 000 à 20 000 habitants. Enfin, dans les maisons inscrites sur les rôles en 1931, vivent en moyenne huit personnes. Ce chiffre donne une vision optimiste du problème de logement car bien des habitations ne doivent être que des abris sommaires.

Certes Isotry compte de ces belles demeures en briques cuites, à étage, agrémentées d'une véranda et couvertes de tuiles qui font le charme d'Antananarivo, cependant des maisons de plus en plus nombreuses, en briques crues ou en terre et coiffées de chaume s'élèvent sur des rizières comblées ou même sur les digues, avec l'autorisation de l'administration municipale, aux risques et périls des usagers, sous réserve que le fonds reste communal (23). Il est impossible, d'après le maire, d'arrêter cette installation anarchique sans modifier, certaines dispositions de voirie. Il faudrait commencer par intégrer entièrement les quartiers d'Anatihazo, Isotry, Antohomadinika dans le périmètre urbain où la

(20) S. Raharijaona, *op. cit.*

(21) ANSOM, 6 (14) D 12.

(22) S. Raharijaona, *op. cit.*

(23) ARM □ 94

réglementation de la construction et celle de l'entretien des cours et des jardins sont plus strictes. Le maire déplore, en outre, le fait que seul le tribunal peut se prononcer sur les cas litigieux d'infraction aux prescriptions édictées par la municipalité. Il suggère, pour des raisons d'efficacité et préalablement à toute poursuite judiciaire, de laisser à l'administration la possibilité d'ordonner l'interdiction d'habiter dans des maisons non conformes aux normes de voirie, la démolition, aux frais des propriétaires, de telles constructions ou l'exécution des travaux nécessaires à leur réaménagement. Le premier magistrat de la ville regrette aussi à l'occasion des demandes de permis de construire, l'absence d'études sur le terrain et l'inexistence d'un plan d'extension d'une ville dont la croissance, en particulier dans les quartiers les plus insalubres, ne peut être maîtrisée.

Les miasmes d'Isotry

"Les maisons entassées les unes sur les autres emplissent l'air de puanteur et sèment autour d'elles des semences de peste, de paludisme et de mort" (24). Cette phrase lapidaire de Géo Cassaigne résume bien la sinistre réputation des confins ouest de la ville, transformés en "cité lacustre" une partie de l'année, frappés par l'endémie palustre et menacés périodiquement par la peste, lorsque les rats quittent les rizières inondées. De plus, la viabilité est déficiente. Faut de l'égout (la construction en est seulement décidée en 1932), les femmes de Tsaramasay font leur lessive dans les eaux déversées par l'égout collectif. Le Bureau municipal d'hygiène reproche son incurie à la voirie. De fait, elle ne donne pas suite aux plaintes des particuliers, se soucie peu de l'entretien des installations publiques, laissant par exemple les eaux usées croupir indéfiniment autour des bornes-fontaines (25). Les édiles municipaux restent discrets sur leurs responsabilités, mais fustigent l'inconscience des Malgaches. A leur avis, l'assainissement d'Isotry devrait commencer par un changement dans le genre de vie.

En effet, les Tananariviens qui résident en dehors de la limite purement administrative du périmètre urbain pratiquent l'élevage de porcs et de bocufs, grave facteur d'insalubrité. Fumier, boue noire, mouches, effluves nauséabondes caractérisent Isotry, quartier "au grouillement criard, accompagné habituellement de poussière, de tintamarre varié, d'odeurs âcres d'huile rance et de graisse" (26).

Face à l'ampleur des problèmes, un membre de la Commission municipale déclarait en 1945 : "Parler d'hygiène et de prophylaxie dans un quartier comme Isotry et quelques autres, c'est une mauvaise plaisanterie pour ne pas dire davantage, à moins qu'on ne veuille dire qu'il faut détruire ce quartier par le feu et ne pas le laisser se reconstruire" (27). Or l'expérience de 1921, lors de la première

(24) ARM, Fonds Mithridate n° 9 (*Plan Cassaigne*)

(25) ANSOM, 5 (5) D 54.

(26) Père L. Wagemans, *Tananarive, La banlieue bouge*, Toulouse, 1951.

(27) ARM, F 106.

épidémie de peste, n'a pas été concluante. L'administration avait alors fait incendier un îlot entier de taudis à Ambodinanosy et installé les habitants à Ambohimananarina sur un domaine exproprié. Peu de temps après, Ambodinanosy est réoccupé.

Assainir : un discours rituel

L'épidémie de peste de 1921 qui s'est déclenchée dans un des quartiers de la plaine a provoqué une telle panique chez les Européens que la Commission municipale décide, dans le courant même de l'année, d'étudier sérieusement la question de l'assèchement des "Rizières de l'ouest".

Comme ailleurs, l'assainissement commence par le pavage des rues qui répond bien ici au souci de "s'isoler de la souillure du sol ou de la putridité des nappes aquatiques" (28). Deux grands axes qui longent la voie ferrée, coupés par quelques rues parallèles desservent Isotry. Assainir, c'est aussi drainer rizières et marais pestitentiels. Le premier projet d'aménagement d'Isotry date de 1922. Les travaux commencés sont rapidement suspendus. La question revient sur le tapis quelques années plus tard. La commission prévoit d'y consacrer le tiers des fonds d'emprunt lancés en 1930. En réalité, la quasi-totalité des crédits inscrits pour l'assèchement des marais et rizières est affecté à d'"autres urgences". En 1933, des travaux pourtant tout à fait mineurs sont interrompus. Le gouvernement général décide, en 1939, pour des raisons d'opportunité", de surseoir à l'homologation du plan des "Rizières de l'ouest", un ensemble de 78 hectares, qui s'étendent du pied de la colline d'Isotry au village de Soanierana au sud de la ville. Pendant les années de guerre, les études techniques, qui se rapportent au projet se multiplient, mais le plan adopté en 1943 n'a pas reçu un début d'exécution. La réalisation de plans qui s'inspirent des utopies urbanistiques de l'entre-deux-guerres et qui prévoient la création des zones de lotissement, desservies par une bonne infrastructure de communication et agrémentées d'espaces verts, grèverait en effet les finances de la commune (29). Indemnités d'expropriation et viabilisation sont respectivement évaluées à 13 250 000 F et 9 360 000 F dans le plan de 1938. Pour se donner bonne conscience, les membres de la Commission municipale affectent régulièrement une somme symbolique au comblement des "Rizières de l'ouest". Ainsi en 1924, on inscrit à ce chapitre 360 000 F, alors que les prévisions de dépenses s'élèvent à plus de sept millions.

Ediles et entrepreneurs sont réticents à investir dans des quartiers qui ne présentent qu'un intérêt secondaire dans leur stratégie d'aménagement de la ville et

(28) A. Corbin, *Le miasme et la jonquille, l'odorat et l'imaginaire social XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, 1986.

(29) F. Esoavelomandroso, "Discours colonial et transformations de l'espace urbain, Tananarive dans l'entre-deux-guerres", *Histoire et organisation de l'espace à Madagascar*, Cahiers du Centre de Recherches Africaines, n° 7, 1989.

dont les habitants n'arrivent pas à se faire entendre. Si la plupart des membres de la Commission municipale sont prompts à reprocher aux Malgaches leur insouciance, ils opposent un refus presque systématique à leurs rares requêtes. Aux habitants d'Antetazanavoany et d'Andranomanalina qui demandent en 1924 l'installation de bornes-fontaines, les édiles répondent qu'ils ne peuvent leur donner satisfaction, vu le nombre de dossiers en souffrance. Un trentaine d'années plus tard (1950), le Conseil municipal s'adresse dans les mêmes termes aux notables d'Isotry qui rappellent les desiderata exprimés à maintes reprises par les habitants d'Antetazanavoany : pouvoir disposer de l'eau et de l'électricité.

Or, l'administration, si avare lorsqu'il s'agit d'aménager les marges de la ville, n'hésite pas à sévir en cas de manquement aux règles de voirie. Des agents du Bureau municipal d'hygiène sont chargés d'inspecter cour, jardin et cabinet d'aisance des domaines privés et d'apprécier l'état d'entretien des maisons, sans toutefois y pénétrer (30). Ces contrôles sont perçus par les habitants comme autant de tracasserie de la part d'une administration irrespectueuse de l'intimité des gens et sévère dans l'application des arrêtés municipaux. S'allonge la liste des habitants d'Isotry qui se voient infliger une amende pour avoir, sans autorisation, surélevé une maison, fermé une véranda, construit un escalier, un hangar, une cuisine, un cabinet d'aisance. L'administration apparaît surtout sous ses aspects oppressifs dans les quartiers de la périphérie qui, à défaut d'accueillir des monuments de représentation du pouvoir, abritent les "établissements incommodes et insalubres" de la capitale.

Quartiers "industriels"

En suggérant l'organisation de deux quartiers industriels au nord (à Soarano, Antanimena, Ankadifotsy) et au sud (à Fiadanana, Mananjara, Soanierana, Ankadimbahoaka), Géo Cassaigne entérine un processus déjà en cours. Des usines de dimensions modestes et peu polluantes (ateliers de confection, rizeries, fabriques de tabac, menuiseries) s'implantent au nord, à proximité de la gare ; mais ces quartiers n'offrent pas de possibilités d'extension. Aussi, c'est plutôt la zone industrielle sud, autour du faubourg de Soanierana où s'est installée, pendant la Première Guerre mondiale, une usine de conserves de viande, qui est appelée à se développer. La commune compte, en outre, un grand nombre d'ateliers insalubres, rejetés de ce fait au-delà du périmètre urbain. L'abattoir municipal, les fabriques de bougies et de saindoux, les établissements préparant les peaux pour les tanneries, les boyaux pour la charcuterie exhalent des miasmes qui envahissent Anosibe, Anosipatrana, Anatihazo. Avec l'essor de la construction, les fours à briques qui se multiplient dans le lit de l'Ikopa et dans les rizières enfument l'atmosphère des marges de la capitale.

(30) ANSOM, 5 (5) D 4.

Comme dans l'histoire d'autres villes, les catastrophes naturelles ont joué un rôle essentiel dans le processus d'aménagement d'Antananarivo. C'est au lendemain des inondations de 1959 que démarrent de sérieux travaux de drainage et d'assèchement des "rizières de l'ouest", immédiatement suivis par la construction d'une cité, qui s'inscrit dans le cadre d'un programme d'urbanisme mis en oeuvre dans les années 1950. Une décennie plus tard, un complexe administratif s'élève à proximité de la cité. Mais non loin de cet ensemble moderne d'Ampefiloha, auquel manque le cachet de l'architecture dominante sur les sites de collines, s'étendent de vastes quartiers non assainis, occupés de manière anarchique. La marginalité de ces quartiers qui continuent d'accueillir des migrants n'ayant aucune attache en ville s'accroît puisqu'ils acquièrent de surcroît la réputation d'être quotidiennement des théâtres de violence. Ainsi, depuis une vingtaine d'années la situation s'est considérablement détériorée dans une grande partie des plaines de l'ouest d'Antananarivo. Ce qui a contraint les décideurs à réfléchir une fois de plus à un projet d'aménagement et de développement dont les études sont actuellement en cours (1993).

FAMINTINANA

Tian'ny fitondrana frantsay ho sary velona itarafana ny fanjanahantany ny renivohitra, ka namboariny ny tananan'Antananarivo raha vao vita ny fampandrian-tany, ary nokasainy ovana ho tanàna mandroso araka izay fiheveran'ny tandrefana azy. Koa ireo lemaka sy lohasaha rakotry ny honahona na tanimbary eo andrefan'ireo havoana niorenan'ny tanàna voalohany no noheverin'ireo manam-pahefana, mpanajary sy mpitam-bola ho toerana voa-janahary tokony hanitarana an'Antananarivo. Dia nitohy nidina hatrany ny tanàna ary efa nanomboka tamin'ny taonjato lasa izany toe-javatra izany ka naka toerana tamin'ireo faritra maro sompitry ny renivohitra. Ny lohasahan'Analakely, foibe vaovaon'ny varotra ary ireo faribohitra nisy ny biraom-panjakana sy toeram-ponenana mihaja mifanila aminy no tena nokarakarain'ny mpitondra'fanjakana manokana ary nahasintona ireo voanjo manam-bola izay nividy tany leny hakany tombony. Ny faritra an-tsisintsisin'ny tanàna kosa dia tsy nisy mpijery. Afa-tsy ny vola be mety ho lany amin'ny fanamainana ireo lemaka mora tondra-drano, dia tsy nisy niraika hanamboatra ireny, na ny mpitondra na ny mpandraharaha be vola tamin'izany ; ny mpitondra moa tsy dia te-hamela marika amin'ireny faribohitra be mponina onenan'ny sarababembahoaka ireny, ary ny mpandraharaha tsy manantena hahita tombontsoa firy amin'ny fikarakarana azy ireny. Ny faribohitr'Isotry, Antohomadinika, Anatihazo izay niorenan'ireo trano tsy ara-pahasalamana sy ireo fonenana tsizarizary teto andrenivohitra dia tandindomin-doza lava amin'ny tondra-drano, sady tsy voakarakara eo amin'ny lafiny fanadiovana.

ABSTRACT

In their eagerness to make of the capital city, a paramount symbol of colonization, the French government decided to modernize Antananarivo soon after its conquest, according to Western conceptions of town-planning. In that perspective, decision makers, town developer and financiers found it naturel to extend Antananarivo over the marshy or rice covered plains and valleys which lay west of the hills from where the town had formerly started to grow. In fact, since the last century, the latter had continued to spread down the hills invading a considerable part of Antananarivo's rice granary. Neglecting the outskirts of the town, the authorities took particular care of the small valley of Analakely which was to become the new business centre and of the surrounding administrative and residential areas, thus arousing the interests of the big colonists who speculated on them. Neither the government, which is not keen on putting its stamp on popular and overpopulated districts, nor the most influential business men, who cannot draw much profit from them, have been interested in the development of these plains which are liable to flooding and whose cleaning up implies tremendous expenses. As a result, Isotry, Antohomadinika or Anatihazo with their insalubrious buildings and precarious dwellings are regularly threatened by floods and ignored by the waste disposal service.